EN VACANCES

Les Romains, qui étaient gens experts dans lart de vivre, n'avaient peut-être pas inventé tout à fait les casinos; mais ils ne manquaient point de passer la saison d'été au bord de la Méditerranée, dans leurs villas de Baïes et de Tarente; ils aimaient, comme nous, à se retrouver et à converser sur les plages, et ils y faisaient venir, pour se distraire, des histrions et des joueuses de flûte. Il ne faut donc pas dire trop de mal des bains de mer. La vie y est douce et élégante, et c'est, en somme, une ingénieuse combinaison des plaisirs de la société polie et de ceux de la campagne, avec plus de variété et de liberté que n'en offre la "vie de château...".

Je veux maintenant vous dire une petite histoire vraie: c'est son seul mérite. Nous faisions hier une grande promenade le long de la mer. Nous avions avec nous des jeunes femmes et des fillettes en toilette claire, rieuses et florissantes de santé, d'une santé propre et soignée, délicate dans sa fraîcheur: une santé de riches. Nous rencontrâmes un grand troupeau de boeufs parqués au haut de la falaise. Il n'y a rien de plus beau que des boeufs se profilant sur la mer et sur le ciel.

Mais, comme le parc était ouvert, les enfants eurent peur et ne voulaient point passer. Tout à coup une forme humaine surgit de l'herbe où elle était couchée: un pauvre homme couvert d'une peau de bique, le visage couleur de terre. C'était le bouvier. Il appela son chien et rassura poliment la compagnie. Il y avait avec lui un enfant chétif et laid, et qui paraissait avoir six ou sept ans. Une dame demanda :

—C'est votre petit garçon?

—Oui, madame.

—Quel âge a-t-il?

—Onze ans.

La dame se récria un peu étourdiment:

—Onze ans ! mais c'est l'âge de Jeanne!

Or, Jeanne est une belle petite fille déjà grande comme une femme, avec une bonne figure ronde et rose. L'homme considéra la fillette et dit :

—Oh! madame, c'est que votre demoiselle mange de la viande, elle!

Il dit cela avec simplicité, sans amertume et même sans étonnement. La dame l'interrogea. Il nous apprit qu'il avait huit enfants, qu'il gagnait vingt sous par jour, mais qu'il payait cinquante francs à la ferme où il était employé pour loger sa femme et ses enfants. Il ne se plaignait pas; il ajouta que ses deux aînés pourraient bientôt gagner quelque chose. Il était absolument résigné: misérable, mais non point malheureux, à ce qu'il semblait. Je vous dis ce que j'ai vu.

On donna quelques pièces à l'homme; mais l'élégante compagnie resta pensive à cette révélation subite d'une existence si différente de la sienne, d'une humanité si peu semblable à celle qui fréquente les exquis casinos d'été. Il y a des choses tristes que l'on sait bien, mais auxquelles on ne songe jamais. Les dames aux savantes toilettes, jolies à voir comme des fleurs, se demandaient comment deux grandes personnes et huit enfants peuvent bien vivre avec vingt sous par jour, et elles faisaient des calculs; et j'essayais de me figurer l'âme de ce berger, quelles étaient ses pensées et quelles pouvaient être ses joies. Deux formes extrêmes de la vie, la plus proche de la nature et la plus éloignée, la plus nue et la plus ornée, la plus rude et la plus amollie par l'industrie humaine, venaient soudain de se trouver en présence, — sous l'oeil des grands boeufs, qui ne s'en souciaient guère, et au bord de la mer qui, il est vrai, roulait ses flots longtemps avant l'apparition de la vie humaine et les roulera longtemps après sa disparition... Voilà une idée fort propre à nous consoler des maux d'autrui, et même des nôtres quelquefois.

JULES LEMAITRE,
de l'Académie française.

PAYSAGE CANADIEN — Les plaisirs de l'été : Un campement de sportmen

LE MIKADO ET LES CHIENS

Le mikado Tsinajo, vivant au seizième siècle, naquit alors que le soleil était au signe du Chien (le Zodiaque nippon diffère un peu du nôtre); et pour commémorer cet heureux événement, il avait ordonné à chacun de ses sujets d'élever au moins un de ces animaux, si bien qu'à cette époque, l'empire du Soleil-Levant renfermait plus de toutous qu'aucune partie de l'univers, peut-être.

Et comme ces animaux vaquaient librement par les rues, tout comme à Constantinople, les passants n'osaient plus s'aventurer à une certaine heure.

Le mikado résolut de remédier à cet état de choses, et rendit un décret obligeant chaque rue à posséder un certain nombre de chiens et à les abriter dans des logettes "ad hoc" ; on devait les soigner tendrement en temps ordinaire et redoubler de bonté à leur égard en cas de maladie.

Au fond, le chien est un animal digne de cette sympathie, et qui le rend au centuple, mais le mikado alla plus loin; ce fut du moins l'avis de ses sujets.

Usant — et abusant — de son pouvoir despotique, le mikado rendit un nouveau décret enjoignant à tout sujet dont le chien viendrait à mourir, d'aller l'ensevelir décemment au sommet d'une montagne qui fut désignée, à cet effet, dans chaque district. Un nouveau décret punit de mort tout Japonais qui serait surpris en train de maltraiter son chien.

Evidemment, un animal qui compte dans ses annales, Argo, la chienne d'Ulysse, la fidèle chienne de Tobie, celui de Montargis, et d'autres héros dont les noms ne me reviennent pas à la mémoire, évidemment, disions-nous, un animal qui compte des modèles de vertus dans ses annales, mérite de pareilles mesures, et l'on ne s'en serait pas plaint à Paris, la ville du bon Dieu pour les chiens.

Mais le mikado outranciait un peu trop tout de même.

La littérature japonaise nous a conservé, à ce sujet, une anecdote, peut-être vraie, peut-être sortie toute faite du cerveau d'un romancier.

En tout cas, elle n'est pas banale, et nous allons la rapporter ici pour finir sur un sujet gai.

Un Nippon venait de perdre son chien, et pour satisfaire à l'ordre mikadonal, il faisait l'ascension de la montagne, afin d'ensevelir le mort dans sa dernière demeure.

Ployant sous le fardeau, le pauvre homme maudissait le jour où l'empereur était né, jour dont les conséquences causaient tant d'embarras à la nation et tant de fatigues à lui-même.

Ce Japonais s'était fait accompagner par un ami et déversait dans son gilet — ou plutôt dans sa tunique — toutes ses lamentations plus ou moins justifiées.

Ce compagnon, sage homme en même temps que farceur à froid, lui répondit :

—Je ne condamne pas vos revendications, ni votre impatience, honorable ami; mais outre que l'on pourrait vous entendre et que vous seriez sévèrement puni pour critiquer notre illustre souverain, vous pouvez raisonnablement mieux faire?

—Et quoi donc? demanda le propriétaire du feu chien, qui croyait déjà à une solution heureuse lui évitant de porter la dépouille canine jusqu'en haut de la montagne.

—Voici, honorable ami, c'est de remercier les dieux de ce que notre empereur ne soit pas né sous le signe du Cheval, parce qu'alors votre fardeau serait plus lourd, et c'est là seulement que vous auriez le droit légitime de vous plaindre.

C'est sur cette conclusion bien orientale que se termine le conte — ou cette anecdote — et le lecteur souffrira que nous en fassions autant.

G. BERTRAND.

RÊVERIE AU BORD DE LA MER

La mer cache en ses flots bien des barques coulées,
Que de gais matelots lancèrent au matin,
Et, dans les profondeurs de ses nuits étoilées,
Le ciel noir cache aussi plus d'un soleil éteint.

Mais les grands coeurs humains, plus troublés que les [ondes,
Ces coeurs aujourd'hui froids, et jadis embrasés,
Qui donc pourra compter, sous leurs douleurs pro- [fondes,
Tous les amours éteints et les espoirs brisés ?

Lorsqu'aux matins d'été pâlissent les étoiles,
Que la mer au soleil roule ses flots si beaux,
Qui se souvient, devant l'horizon blanc de voiles,
Que le ciel et la mer sont deux vastes tombeaux ?

Mais les coeurs, plus émus que les mers les plus fortes
Ces coeurs plus étoilés et plus noirs que les nuits,
Qui donc rendra la flamme à leurs étoiles mortes,
Qui donc rendra la vie à leurs espoirs détruits ?

PAUL BOURGET,
de l'Académie française.